

The book cover features a central illustration of a woman with dark, wavy hair and a leopard. The woman's face is partially visible on the right side, looking towards the viewer. The leopard is positioned in the center, facing forward, and is surrounded by a dense, colorful floral arrangement in shades of red, orange, and blue. The background is a soft, light pinkish-white. The entire cover is framed by a thick red border.

MAGGIE
CAPELAN

LÀ OÙ
EST TA
PLACE

THRILLER

**Là où est
ta place**

Maggie CAPELAN

Là où est ta place

Bleu capelan

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements de ce récit sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, des établissements d'affaires, des événements ou des lieux existants serait purement fortuite.

**Retrouvez-moi sur www.maggiicapelan.fr
Ou sur Instagram : @maggiicapelan_autrice**

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur et éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© Bleu capelan
10, impasse Corneille, 83150 Bandol — France

ISBN : 979-10-984231-0-9
Dépôt légal : mars 2026

© Maggie Capelan, 2026. Tous droits réservés.

À Lucile, ma petite fée, ma lumière au fin fond de la nuit,
À mes grands-parents chéris, Nicolas et Pierrette,
À mon papa adoré, rendez-vous dans une autre vie
À ma maman... Voilà ce que je suis.



Préface

Chers lecteurs et lectrices, **Là où est ta place**, se déroule entre le Costa Rica, Paris et Santa Monica, à différentes époques. Je m'inspire beaucoup de la culture Bribri, le plus grand groupe ethnique du Costa Rica. Installés dans la chaîne de montagnes de Talamanca, ils seraient près de 13 000 personnes réparties dans 13 clans différents. Avec un dialecte particulier, un mode de vie reculée et des coutumes ancestrales, très fortes. Dans cette culture, les chamans guérisseurs sont appelés, awà et sont en majorité des hommes. Pour mon histoire, j'ai choisi des awàs féminines. J'ai également repris certains rituels, noms ou légendes de cette culture. D'autres sont nés de mon imagination... Avec tout mon respect.

Vous trouverez d'ailleurs, en fin de livre, un glossaire des mots typiques costaricains.

Bienvenue dans l'univers de Sophia, la guérisseuse et Diköl, la jaguar sauvage ! Mon univers ! Installez-vous confortablement... L'histoire commence.

Maggie Capelan

PREMIÈRE PARTIE

SOPHIA

Prologue

Avignon, 9 janvier 2009...

Elle attend son bus, comme tous les soirs, à la sortie de son collège, pour rentrer à la maison. Elle a refusé la proposition de la maman de sa copine, de la ramener en voiture. Elle a envie d'être un peu seule. Une femme bien habillée s'approche d'elle et lui demande le chemin de la gare. Elle sourit et lui indique gentiment la direction opposée. Soudain, une main s'abat sur son épaule. Elle comprend, trop tard, que quelqu'un l'attrape par derrière. Elle se débat, hurle, crie, mais il n'y a plus personne dans la rue. Elle est tétanisée. La peur, la panique. Elle appelle dans sa tête. Mais rien. Que le silence. Ils la soulèvent et la font monter de force dans une voiture. Elle se débat, mais elle se rend vite compte qu'elle est impuissante. D'un geste désespéré, elle se retourne et mord le bras de l'un de ses assaillants. Ce dernier pousse un juron et un cri de douleur. Alors, elle libère une de ses mains qu'ils maintiennent de force dans son dos. Et, dans un dernier effort de survie, elle ouvre la portière de la voiture en marche et saute. À la dernière seconde, elle est tirée vers l'arrière. Puis c'est la douleur, et le noir.

Lorsqu'elle se réveille, tout semble normal. Une chambre ordinaire, presque rassurante. Un lit, une armoire, un bureau de

filles, bleu, et une fenêtre mal fermée, par laquelle le froid s'insinue. Rien qui crie le danger. Aucune violence visible. Tout est propre, net. Des draps blancs en toile grossière, jusqu'aux meubles, pas un grain de poussière. Rien qui dépasse. Autour d'elle, tout est blanc, aseptisé. *Un hôpital peut-être* pense-t-elle ? Elle est allongée tout habillée sur le lit, et son sac à dos est posé près de la porte. Elle l'a serré contre elle comme un talisman, avant de perdre connaissance. Elle touche sa tête qui lui fait mal, à l'endroit où elle a été frappée.

Au début, aucun bruit ne filtre. Un silence épais, glacial, cotonneux l'entoure. Elle écoute son propre souffle, trop rapide. Elle se dit qu'elle est ridicule, qu'elle s'inquiète pour rien. C'est une erreur. Sûrement. On va venir la chercher et la ramener chez elle. Et puis, quelqu'un a forcément vu ce qui s'est passé et a prévenu la police, sa mère. Elle a toujours fait ça : s'excuser intérieurement d'avoir peur, voir le bon côté des choses. Dans son monde de petite fille gâtée et surprotégée, le mal et les démons n'existent pas. Son don avec les animaux la met souvent en contact avec des êtres blessés ; mais, elle les soigne, les apaise, les guérit. Et les responsables de ces maux n'ont pas de noms, pas de visages. Ce sont des étrangers, cruels, inhumains, qu'elle ne croquera jamais.

Elle se décide enfin à se lever, s'approche de la porte et pose la main sur la poignée. Verrouillée. Elle se force à respirer plus calmement et essaie encore, plus lentement. Toujours bloquée.

C'est exactement à ce moment-là que la pièce change. Les murs semblent soudain plus proches, menaçants. L'air devient plus sombre, presque dur, étouffant, malgré le froid hivernal qui

a désormais envahi la chambre. Comme si tout l'espace s'était rétracté dans cette petite pièce. Elle n'appelle pas tout de suite. Une part d'elle refuse d'admettre ce que cela signifie. Elle cherche une explication douce. De nouveau, elle se ment : une erreur, une confusion, un oubli. « Ils m'ont confondue avec quelqu'un d'autre, s'exhorte-t-elle. » C'est forcément ça. Pourquoi chercherait-on à m'enlever ?

Puis elle commence à percevoir des voix dans une autre pièce. Toute proche. Des voix d'hommes qui rient fort et qui plaisantent. Alors, comme dans un flash, elle comprend. Elle réalise qu'il ne s'agit pas d'une erreur. Elle ne sait pas depuis combien de temps elle est là. Mais, personne n'est venu lui parler. Personne n'est venu la rassurer, lui expliquer ce qu'elle fait, seule, ici, dans cette chambre. Un frisson la traverse et elle voit comme un voile noir tomber devant ses yeux. Elle sent le danger. Son odeur glaciale. Elle est face à face avec lui. Et une certitude s'impose alors à son esprit d'adolescente d'à peine quinze ans. Pas une panique violente. Non. Une lucidité glacée. Elle est perdue.

Pourtant, elle ne crie toujours pas. Elle a déjà compris que ce n'est pas un endroit où l'on crie. Surtout pas. Cet endroit se nourrit de la peur, et de la terreur des autres, pense-t-elle. Si elle crie, ils viendront et lui feront du mal. Alors, elle s'assoit lentement sur le bord du lit. Ses mains tremblent, et elle les cache dans son dos pour qu'on ne les voie pas. Mais qui pourrait les voir ? Il n'y a personne autour d'elle. Elle sait que, dans cette chambre, dans ce lieu inconnu, il n'y a plus personne pour elle. Elle ne pleure pas. Pas encore.

1.

Océan Pacifique, au large de Santa Monica. Vendredi 21 avril 2017

Au large de Santa Monica, la côte plus ou moins lointaine, n'était plus qu'une ligne pâle, presque abstraite, comme un souvenir posé sur l'horizon. L'océan pacifique, large, majestueux, respirait tout en douceur. Sa surface ondulait en longues houles lentes, profondes, venues de très loin. Ce n'était pas des vagues cassantes, mais des masses d'eau souples, régulières, qui soulevaient puis reposaient tout ce qui flottait, comme une respiration ancienne. La couleur n'était jamais franchement bleue. Elle oscillait entre un vert acier, un bleu froid, parfois un gris argent, surtout le matin ou en fin d'après-midi, quand la lumière était rasante. L'eau était froide, même en été. Une froideur qui saisissait, et rappelait immédiatement que ce n'était pas une mer hospitalière. Elle portait une odeur métallique, mêlée d'algues, de sel brut, presque minérale. Le bruit changeait aussi. Seulement le frottement régulier de l'eau contre la coque d'un bateau, d'une planche à voile ou encore d'un paddle, le souffle du vent, et ce grondement sourd, continu, comme un murmure profond sous la surface. Et partout où les yeux se posaient, cette impression étrange : l'océan n'était ni

accueillant ni menaçant. Il était indifférent, clair, exposé, comme une vérité mise en pleine lumière.

À treize heures, l'océan changeait de caractère et offrait un autre spectacle tout aussi magnifique. Le soleil brillait haut dans le ciel, en cette fin de mois d'avril, procurant une lumière intense, presque blanche et aveuglante. Elle tombait à la verticale, écrasant les contrastes. L'eau prenait sa teinte bleu-vert pâle, parfois laiteuse, comme si le Pacifique refusait les couleurs franches. Les reflets étaient durs, scintillants, presque aveuglants par endroits. Sous l'impact des rayons du soleil, l'Océan Pacifique dansait de mille éclats, créant des vagues légères et étincelantes, ni trop petites ni trop grosses, qui, on le devinait sans peine, allaient se briser au loin, sur le sable doré. À cette heure-ci, des vagues régulières faisaient entendre le bruit apaisant de l'eau qui se retire doucement, inlassablement, sans heurts et sans précipitation. Comme si le temps et la mer sous le soleil s'étiraient à l'infini. L'air était étonnamment sec, pour la pleine mer. Un vent léger soufflait du large vers la côte, portant une odeur nette de sel, d'iode, et quelque chose de minéral, presque rocheux ; et la fraîcheur persistait malgré le soleil, en cette fin de mois d'avril. La houle était toujours là, longue et régulière, mais plus lisible. Chaque vague se dessinait clairement avant de passer sous soi, soulevant le corps d'un nageur ou la coque d'un bateau ou encore d'un paddle, avec une lenteur tranquille. Sous la surface, on devinait des nappes sombres d'algues, des éclats rapides de poissons, parfois l'ombre glissante d'un dauphin, ou de quelques lions de mer surgissant à distance, silhouettes sombres et souples. En outre, la côte paraissait plus proche, plus nette, plus dangereuse aussi,

pour celle qui se cache. Les immeubles de Santa Monica brillaient faiblement et la jetée se découpait comme un trait fin. Le monde humain semblait loin, mais était bien là, toujours aussi menaçant.

Et toujours cette eau bleu-vert transparente qui s'étendait à perte de vue et semblait se perdre dans le ciel. Elle était froide, comme en toute saison. L'atmosphère paraissait détendue, vibrante de l'énergie propre à un après-midi californien, avec un air salé qui se mêle à l'odeur de la crème solaire et des snacks des kiosques alentour. C'était un moment de calme et de beauté, où la mer paraît infinie, tout en étant juste assez proche pour faire sentir sa puissance et sa sérénité. Rares étaient les bateaux en mer et aucun d'origine étrangère. Trop tôt dans la saison. Pas un nuage, dans le ciel et un calme, absolu et serein...

Sophia regarda autour d'elle et respira un grand coup pour calmer les battements désordonnés de son cœur. Personne. La mer était relativement calme et il faisait un temps magnifique. Idéal pour ce qu'elle s'apprêtait à faire...

— C'est parti pour le Plan B, dit-elle à voix haute. Elle calcula qu'elle était environ à un kilomètre du rivage le plus proche. Au loin, comme pour lui faire un clin d'œil, Santa Monica, sa plage immense, sa grande roue, et sa promenade brillait, tels des bijoux précieux. C'était l'heure ! Il fallait y aller. Elle allait y arriver. C'était sa seule chance !

Elle ferma les yeux quelques secondes, adressant une prière muette, et déterminée, s'assit sur son paddle en pleine mer. Puis, elle sortit sa combinaison de rechange de son grand sac étanche. Elle enleva sa perruque rousse, puis retira la combinaison qu'elle

portait et la découpa avec son couteau suisse. Pour parfaire l'illusion d'une attaque, elle tira dessus et la déchira. Ensuite, elle sortit son second sac étanche, plus petit que le premier et y rajouta sa perruque. Il contenait déjà une tenue de ville de rechange, sa tapcard, son portefeuille et un pass magnétique de l'hôtel. Elle prit soin de laisser ses papiers d'identité, au nom de Sophia Flamand, avec sa carte bleue avec laquelle elle avait réservé le paddle, une heure et demie plus tôt, dans le grand sac étanche, avec sa seconde tapcard et la clé magnétique de sa chambre. Puis, elle enfila sa deuxième combinaison, mit ses palmes, son masque et son tuba et ouvrit une petite boîte remplie de sang, qu'elle avait au préalable emportée avec elle. Elle en badigeonna sa combinaison déchirée et versa le reste dans le grand sac et sur le paddle. Enfin prête, elle se mit à l'eau et jeta la combinaison et le sac à la mer. Elle devait faire vite ! À partir de maintenant, elle était en danger. Elle fonça vers le rivage en priant pour que les requins soient assez loin pour qu'elle ait le temps de l'atteindre.

2.

Vingt-quatre heures plus tôt à Paris...

C'est son premier jour dans la capitale. La veille, elle a quitté la chambre sordide où elle était gardée prisonnière, depuis son enlèvement, cinq mois auparavant. Elle a été transférée en banlieue parisienne, dans un hôtel de passe qu'elle partage avec huit autres filles. Aujourd'hui, pour la première fois, elle a rendez-vous avec un client à l'extérieur, chez lui. Elle doit prendre le métro à Brochant, sur la ligne 13, en direction de Châtillon–Montrouge. Ensuite, elle doit descendre à la station de Saint-Lazare, prendre la correspondance sur la ligne 14, direction Olympiades, et descendre trois arrêts plus loin.

« Tu n'as pas intérêt à te perdre », l'a-t-on menacée. Elle a étudié l'itinéraire plusieurs fois pour être sûre de ne pas se tromper. Elle est déjà venue en vacances à Paris, avec ses parents, il y a deux ans. Une éternité. Elle se concentre pour ne pas manquer le changement. À ce moment-là, le métro freine dans une gerbe de feu et un crissement aigu. Elle manque de tomber, et se rattrape de justesse à la barre métallique. Autour d'elle, c'est l'heure de pointe du matin. Des étudiants, des collégiens, des mères de famille, des hommes, en costard-cravate ; tous et toutes, les yeux rivés sur leurs portables qui partent à l'école, ou travailler. Et dans la rame, ça pousse, ça se

bouscule, pour gagner un centimètre carré d'air. Personne ne la regarde vraiment. Depuis cinq mois, elle est devenue invisible. Elle n'y fait même plus attention. Elle en a pris l'habitude.

L'odeur de sueur et de parfums la prend à la gorge. La rame est trop pleine, trop chaude. Une main la frôle. Autrefois, elle se serait raidie, plus maintenant. De toute façon, ici, ça ne compte pas. Ici, personne ne s'excuse.

Le métro s'arrête. Elle descend et se dirige vers l'autre ligne. Elle monte dans la nouvelle rame, tout aussi bondée, et se répète le trajet dans sa tête. Encore trois arrêts, pense-t-elle. Puis l'escalier. Ensuite, la rue et l'immeuble sans nom. Dans la vitre sale, son reflet tremble avec les secousses du train. Ainsi, elle paraît encore plus jeune qu'elle ne l'est, en réalité, perdue entre deux silhouettes adultes. Une mèche de cheveux, roux, bouclés, lui tombe devant les yeux ; elle n'ose pas la repousser. Elle a appris à ne pas attirer l'attention.

De nouveau, le métro stoppe. Les portes s'ouvrent. Un homme la bouscule en sortant, sans la voir. Elle vacille, mais personne ne ralentit. Le flot la pousse dehors et sur le quai, le bruit est assourdissant. Surtout pour quelqu'un qui n'a pas vu la lumière extérieure depuis cinq mois. Elle remonte son manteau, trop grand, vérifie machinalement que le papier froissé avec l'adresse est toujours dans sa poche.

Dans l'escalier, ses jambes tremblent. Pas de peur. Non. D'ailleurs, elle est au-delà de la peur. Celle des débuts. Étonnamment, elle pense à l'argent. Pas à ce qu'il représente. Non. À ce qu'il évite. Les cris. Les reproches. Les coups.

Elle marche vite. On lui a appris à ne pas traîner. Devant l'immeuble, elle s'arrête. Et si... Mais non, ils la rattraperaient.

À l'intérieur, l'ascenseur est en panne. Alors, elle monte les trois étages à pied. Quand elle arrive devant la porte, elle serre son manteau contre elle, comme un bouclier dérisoire, et respire profondément. Puis, elle vide son esprit de ce qu'elle est pour devenir ce qu'on attend. La porte s'ouvre et son enfer recommence...

Sophia se réveilla en sursaut, le corps tremblant et en sueur. *Juste aujourd'hui, il faut que je me souviennne de ça, marmonna-t-elle.* Toujours ses flashes, ses cauchemars. Peut-être pour ne pas oublier que derrière la vétérinaire qu'elle était devenue, la petite fille terrorisée vivait encore. Elle arrêta la sonnerie de son réveil, qui indiquait 8 h 30. Puis, elle repoussa sa couette, secoua ses boucles brunes et nouvellement courtes, et étira ses longues jambes. Elle câlina et caressa sa petite chatte, Moïra, collée à elle, comme toutes les nuits. La petite chatte lui lécha le visage, comme pour la consoler. Elle se leva et ouvrit le paravent chinois de bois rouge qui séparait la petite alcôve qui lui servait de chambre, du salon. Elle ouvrit les volets et, nerveusement, vérifia qu'elle était bien seule dans son appartement, avant de contrôler la fermeture de la porte d'entrée. Elle savait que c'était ridicule. Mais, elle n'avait jamais pu effacer totalement cette peur, de trouver quelqu'un qui l'espionnait, caché dans l'appartement. Combien de fois s'était-elle réveillée dans cet hôtel de passe, pour découvrir l'un de ses geôliers, penché au-dessus d'elle ? Elle secoua de nouveau la tête pour chasser ses pensées, et se glissa sous la douche.

Une demi-heure plus tard, elle sortit de la salle de bain, douchée et maquillée, et mit sa perruque rousse et bouclée pour cacher sa nouvelle coupe et sa nouvelle couleur de cheveux. Ses yeux verts, couleur émeraude, brillaient fébrilement dans son visage en forme de cœur. Sans précipitation, elle enfila une robe en laine bleue, des collants et des bottes, achetés la veille, en rentrant de sa journée de travail. Puis, elle s'installa devant son petit déjeuner, et regarda machinalement par la fenêtre. Son petit appartement donnait sur un grand jardin intérieur de la résidence, avec pelouse et espaces verts, au calme et plutôt agréable. Un véritable luxe, dans le cinquième arrondissement de Paris. Tout en mangeant, elle serrait machinalement, entre ses doigts, la petite clé qu'elle avait récupérée, la veille au soir, par coursier privé. Elle se l'était envoyée au milieu d'un bouquet de roses qui trônait sur la table du minuscule salon de son T1.

Elle se savait épiée en permanence et ne pouvait prendre aucun risque. Rien ne pouvait être laissé dans son appartement la journée lorsqu'elle travaillait. Elle en avait encore eu la preuve, la semaine dernière, avec une allusion d'Agnès, sur sa nouvelle télévision. Pourtant, elle l'avait payée sur ses propres deniers et non sur ceux de l'Agence. Alors, comment avait-elle su qu'elle s'était achetée une télévision ? Si ce n'est que quelqu'un était entré chez elle, pendant son absence ! Mankiewick ou l'un de ses sbires, probablement. Elle frissonna en pensant au lieutenant de police corrompu qui travaillait pour son agence. Un psychopathe. Un fou dangereux. Non ! Elle devait s'enfuir maintenant ! C'était son unique chance. Elle préparait sa fuite depuis plus de six mois. Aujourd'hui c'était le jour J !

Elle enfila son manteau et sortit rapidement de l'appartement. Elle avait rendez-vous à onze heures au Credit Suisse pour récupérer le contenu de son coffre. Mais, avant cela, elle avait quelques courses à faire. Elle quitta son immeuble, situé au numéro 14 de la rue de l'Estrapade, dans le cinquième arrondissement de Paris. Il faisait anormalement froid en cette matinée de fin avril et elle resserra le col de son manteau. Elle passa devant la maison de disques Universal Music et tourna à droite vers la rue Soufflot. Elle attendit quelques minutes devant l'arrêt de bus du Panthéon et monta dans le bus 84. Dix minutes plus tard, elle descendait à Saint-Sulpice et commença ses emplettes. Un jean et une veste assortis de marque, deux jupes légères, un pull à col cheminée, une parka réversible bicolore, trois tee-shirts, trois paires de dessous et de chaussettes et des baskets dorées. Elle y ajouta un grand sac fourre-tout, un bonnet en laine noir, ainsi que des lunettes factices. Pour parfaire le tout, elle entra dans une boutique de maroquinerie de luxe et s'acheta le dernier sac à la mode et le portefeuille assortis, ainsi qu'un sac à dos de transport pour sa petite chatte. Puis, elle se dirigea vers une bijouterie dans laquelle elle retira une belle bague de fiançailles avec une émeraude sertie de diamants et deux alliances, qu'elle avait commandées et fait mettre à sa taille. Ses emplettes terminées, elle reprit le bus en sens inverse pour rentrer chez elle.

De retour une heure et demie plus tard, elle vérifia de nouveau qu'elle était seule, tira la chaîne, bloqua la porte et déballa ses nouvelles affaires. Moïra, sa petite chatte angora, la suivait partout. Elle avait compris que quelque chose d'inhabituel se tramait. Sophia la prit dans ses bras, lui parla et

la caressa pour l'apaiser. Puis, elle appela son confrère vétérinaire pour confirmer le rendez-vous de midi.

Moïra avait brisé sa solitude, il y a bientôt trois ans. Un froid matin de mars 2014, Sophia avait trouvé une caisse devant l'entrée du refuge animalier, Les Flamboyants, où elle travaillait, deux fois par semaine, comme bénévole. À l'intérieur du carton, une magnifique chatte angora, tigrée, à poils longs, manifestement enceinte. Sophia l'avait recueillie et mise au chaud dans la maison vert-pomme, antre des chats résidant aux Flamboyants. Un mois plus tard, la petite chatte avait mis bas, cinq petites femelles : deux blanches, une noire et deux tigrées. Sophia avait aidé à la mise basse de la petite chatte, dont c'était probablement la première portée. Les deux petites chattes tigrées étaient nées en dernier et étaient minuscules. Sophia pensait depuis quelque temps à adopter un chat ou un chaton et à lui offrir un foyer.

Elle se dit qu'une des deux petites chattes blanches serait très bien chez elle. Mais, le destin en avait décidé autrement. Les petites chattes grandissaient au chaud et à quatre semaines, Sophia se décida à adopter définitivement l'une d'entre elles. Alors qu'elle hésitait encore, la plus petite des chattes tigrées, d'ordinaire cachée au fond de son panier, sortit et s'assit à ses pieds. Puis, elle poussa un minuscule miaulement. Sophia la prit dans ses bras, et la petite chatte s'installa derechef dans son cou et se mit à ronronner. Sophia rayonnait. Elle câlina le minuscule bébé chat et lui parla pendant plus d'une heure. Le lendemain, Sophia voulut voir si la petite chatte venait de nouveau librement vers elle. Elle avait rêvé d'elle la nuit d'avant et elles cheminaient, ensemble, dans une grande forêt tropicale, vers une

rivière. Dès qu'elle entra, la petite chatte sortit de son panier et vint directement vers elle. Sophia la souleva, la caressa et la minuscule puce entreprit d'escalader son épaule pour se nicher dans son cou. Depuis, elles étaient inséparables.

Officiellement, Sophia avait pris rendez-vous pour renouveler le passeport de sa petite chatte, Moïra, et obtenir l'attestation de voyage de son confrère, pour un stage d'études, de deux semestres, à l'UC DAVIS School Veterinary, au nord de la Californie, qui débutait dans une semaine... C'était la plus grande école vétérinaire des États-Unis et elle avait réussi à obtenir une bourse et ce stage d'études. Elle avait donc décidé d'emmener sa petite chatte avec elle.

Officieusement... elle partait pour l'autre bout du monde ce soir. Pour ne jamais revenir. Ses billets d'avion avaient été réservés à son nouveau nom et une maison l'attendait au bord de la mer. Sa maison ! Elle sourit en la revoyant. Une petite maison en pierre, au bout de nulle part, entre plage et jungle, avec de grandes baies vitrées et une grande terrasse en bois donnant sur la mer au milieu de la nature ; une grande chambre en rez-de-jardin avec sa salle de bain lumineuse, un bureau pour ses travaux et ses recherches, et un grand salon avec cuisine ouverte. À l'extérieur, une piscine, un potager et un petit jardin luxuriant avec des essences d'arbres tropicaux et exotiques. Bananiers, hibiscus, bougainvilliers, flamboyants et jasmins. Elle avait eu un coup de cœur pour cette petite maison, à dix minutes, au sud de Puerto Viejo de Talamanca. Elle avait choisi le Costa Rica, terre de nature et protectrice des animaux, en raison de sa passion. Mais également en souvenir de son père, qui y avait

débuté sa carrière, trente ans plus tôt. Enfant, il lui avait souvent raconté avec émotion et nostalgie son premier voyage au Costa Rica ; ses débuts en pleine jungle, la liberté, les amis. Et, toujours, la nature omniprésente, comme une personne à part entière. Un endroit magique et préservé. Si elle réussissait, elle pourrait se consacrer à son métier et se reconstruire. En outre, une tâche captivante l'attendait dans un refuge et un sanctuaire dédiés à la préservation de la faune. Loin du bruit et de l'effervescence des villes. Loin du danger et de l'enfer... Ne prenait-elle pas un risque en s'enfuyant maintenant vers cette destination ? Elle ne le pensait pas. Elle avait tout planifié et elle attendait ça depuis huit ans !

« Qui penserait que tu as eu le culot d'aller justement là ? se dit-elle. Les personnes telles qu'eux voient seulement ce qu'ils veulent voir. Arrange-toi pour laisser planer le doute auprès de ton confrère. Fais-lui croire que ton projet se cantonnera essentiellement aux États-Unis, mais que tu préfères ne prendre aucun risque. Ne rien cacher, mais ne pas donner de détails, lui aurait dit sa grand-mère. »

Sophia sortit du plastique ses nouveaux achats et les rangea dans son nouveau sac fourre-tout, à l'exception de la parka bicolore. Elle y rajouta ses deux nouveaux sacs étanches de plongée, avec son matériel, qu'elle avait récupérés la veille à la poste. Son rendez-vous à la banque était dans une heure. Elle sortit de sa housse le tout nouveau sac de transport de Moïra, y glissa un jouet et une couverture, et y mit sa petite chatte. Dans la poche extérieure du sac à dos, elle ajouta un petit sac de

croquettes, un nouveau récipient pour boire et un autre pour manger. Puis, elle se rendit dans la salle de bain, se lava les mains et respira un grand coup. Il était temps d'y aller.

Alors, elle jeta un dernier coup d'œil à son appartement. Elle y habitait depuis trois ans. Elle y avait emménagé après le décès de Pierrette, sa grand-mère de cœur. Elle réalisa, sans surprise, qu'il ne lui manquerait pas. Après toutes ses années de galère, le seul endroit où elle s'était de nouveau sentie chez elle, c'était dans la petite maison de Pierrette, à Maisons-Alfort. Le petit jardin ombragé à l'arrière de la maison, où poussait le vieux saule ; le potager minuscule, mais qui leur permettait d'avoir des fruits et des légumes frais toute l'année. Mais, Pierrette était morte, il y a trois ans, dans l'incendie de sa maison. Et elle avait dû se trouver un nouveau lieu où vivre. Elle essuya une larme furtive.

Allons, il n'était plus temps d'être sentimentale. Elle avait pris soin de ne laisser aucun indice, pouvant supposer son départ. Même son livre fétiche, le Comte de Monte-Cristo, qui l'avait suivi partout depuis son départ de sa maison d'enfance, était resté sur sa table de nuit. Du linge sale dans le panier, de la nourriture dans le réfrigérateur, un sac de croquettes et de litière d'avance pour Moïra, ses manuels vétérinaires sur la table... Elle prit soin de vérifier qu'elle avait bien l'original de son diplôme dans son sac. Une copie l'ayant remplacé dans le cadre qui trônait sur le mur du salon. Déterminée, elle mit son nouveau sac à dos avec Moïra sur son ventre, enfila sa nouvelle parka, et mit son sac fourre-tout sur son épaule. Elle prit soin de prendre son sac à main habituel, et, pour parfaire l'illusion de la normalité, attrapa son sac-poubelle avant de sortir de son

appartement. Elle jeta le sac-poubelle dans le vide-ordure et prit l'escalier. Elle refit le même chemin qu'à l'aller et attrapa le bus 84 devant le Panthéon. Ce soir, elle embarquait pour le bout du monde...

Sophia descendit à l'arrêt de bus, boulevard Haussmann, et marcha jusqu'à la banque. Là, elle présenta sa pièce d'identité au nom de Laura Vargas au guichetier, et demanda à accéder à son coffre. Ensuite, elle enleva la clé de son cou et le conseiller la laissa seule. Dès qu'il eut le dos tourné, elle ouvrit la boîte qui était dans son coffre. Au fond de la boîte, un autre jeu de papier d'identité, également à un nom Costa Ricain, — Emera Valdez —, ainsi qu'un BlackBerry tout neuf avec une carte prépayée, une carte visa gold et 10 000 dollars en liquide. Par ailleurs, elle avait déjà ouvert deux comptes en banque au Costa Rica, à la Banco Nacional, de même qu'à la Banco Popular, au nom d'Emera Valdez. En revanche, elle avait réservé et payé ses billets d'avion au nom de Laura Vargas, pour brouiller les pistes. Et, elle avait une maison qui l'attendait à Puerto Viejo de Talamanca, au bord de la mer des Caraïbes... Une maison à elle, qu'elle avait réglée directement avec son compte costaricain de la Banco Nacional, il y a une semaine. Elle rangea l'argent et les papiers d'identité tout au fond du sac fourre-tout, avec le portable. Puis, elle ressortit de la banque et se dirigea vers le cabinet de son confrère vétérinaire.

Le cabinet du Dr Sensolive était situé à quinze minutes de la banque, aussi décida-t-elle d'y aller à pied. La marche la

calmerait et lui viderait la tête. Le soleil avait pointé son nez et réchauffait l'air de manière agréable. Elle sourit en pensant au soleil du Costa Rica, à la mer et à sa liberté.

Quinze minutes plus tard, elle sonna à l'interphone du cabinet vétérinaire, pénétra dans le hall d'entrée et se dirigea vers les ascenseurs.

— Quelle surprise ? Sophia, quel plaisir de te revoir ! Tu es en vacances en ce moment ?

Sophia sursauta et frissonna. Stan Mankiewicz se tenait devant elle. Tout sourire et menaçant, flanqué de ses deux acolytes.

— Stan ! réussit-elle à articuler avec un sourire. Nous n'avons pas rendez-vous avant jeudi ? Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Eh bien, ma cocotte, ça fait un bail que l'on ne s'est pas fait une petite soirée sympa. De plus, j'ai entendu dire que tu partais en voyage d'études aux States pour six mois. Alors, je venais voir si tout était en règle. Ensuite, je me disais qu'on pourrait se voir avant ton départ. S'amuser un peu. Depuis le temps ! Disons ce soir.

— Ce soir, je ne peux pas, j'ai une soirée avec un gros laboratoire pharmaceutique.

— C'est pour ça que tu es chargée comme une mule ? J'ai cru que tu fichais le camp, rigola-t-il.

Elle haussa les sourcils négligemment :

— Chargée ? Ah, mon sac ? C'est pour le rendez-vous de ce soir, avec notre gros client. J'ai dû acheter quelques babioles. J'ai gardé les factures, bien sûr ! » *Ne pas lui montrer ma peur, ne pas paniquer. Ne pas le laisser gagner. Pas cette fois !*

— Bien entendu. Et, où est-ce cette petite sauterie ?

— Au Peninsula.

— Il ne se fiche pas de toi celui-là. Bon, les affaires sont les affaires et, si c'est un nouveau client, je dis banco ma cocotte. Alors, on fait ça quand ? Maintenant ?

— Écoute, Stan, j'ai rendez-vous chez un confrère vétérinaire là. On se retrouve à la sortie ? Je peux te consacrer toute mon après-midi si tu veux.

— Vous avez entendu les gars ? Elle peut me consacrer tout son après-midi ! Alors, tu as une demi-heure, ma cocotte. Et, après, c'est moi qui dirais ce qu'on fait. Par ailleurs, j'espère pour toi que ton client de ce soir, c'est du sérieux. Et, n'espère pas demander de l'aide à ton gentil collègue vétérinaire. C'est lui qui m'a rencardé sur l'heure de ton rendez-vous. C'est ça, les joueurs de poker ! Toujours en demande de crédit.

Sophia sourit. OK. *Plan B, ajouta-t-elle silencieusement dans sa tête.*

— Très bien. Je t'attends dans trente minutes. Ne me déçois pas ! Tu sais que je ne suis pas patient.

Sophia s'engouffra dans l'ascenseur et réfléchit à toute allure. Il allait falloir faire très vite. Elle sortit Moïra de son sac, la prit dans ses bras et entra dans le cabinet vétérinaire de son confrère, comme si de rien n'était.

Alban Sensolive était un jeune vétérinaire de 30 ans, grand, blond et toujours affairé. « *Un ventilateur n'aurait pas brassé plus de vent, aurait dit sa grand-mère.* » Ses traits auraient pu être beaux s'ils n'étaient pas déjà alourdis par l'alcool, les soirées de poker et les beuveries. Son regard, quant à lui, était

las et fuyant. Un sourire mielleux se dessinait en quasi-permanence sur son visage glabre et lui donnait l'air d'un de ces représentants de commerce prêt à vous vendre n'importe quoi ; comme si sa vie en dépendait. Aujourd'hui, pourtant, il semblait absent, le regard dans le vague et aucun sourire n'était accroché sur sa figure.

— Salut Alban.

— Salut Sophia. Tu viens pour le passeport de ta petite chatte, n'est-ce pas ?

— C'est ça. *Ne pas montrer qu'elle savait.* Je te remercie de le faire.

— Pas de souci.

Il la regarda, puis baissa la tête. Sophia ne fit aucun commentaire. À quoi bon ? Alors, il examina la petite chatte, prit le temps de l'ausculter, puis tamponna le passeport international et rédigea la lettre pour les autorités sanitaires américaines.

— Quand pars-tu exactement ? demanda-t-il

— La semaine prochaine, normalement.

— L'attestation est valable six mois. Si le voyage est reporté, reviens me voir et je te ferai une autre lettre.

— *Dans tes rêves,* pensa Sophia. Merci, dit-elle tout haut.

Elle profita de ce que son collègue est tourné vers son ordinateur pour remettre rapidement Moïra dans son sac à dos, sur son ventre. Puis, elle fit glisser son smartphone, allumé, dans la corbeille, afin que le traceur dissimulé dedans ne puisse pas la suivre. Enfin, elle glissa la carte SIM qu'elle avait retirée au préalable dans une enveloppe timbrée pour la DGSE et sortit du bureau.

Arrivée à l'accueil, elle sourit à l'assistante :

— Je peux poser la caisse de Moïra par terre ? dit-elle. Combien vous dois-je ?

— Bien sûr. Ça fait soixante-dix euros. Payez-vous par carte ? Ah, bonjour, madame, Ellien. Comment va Henri aujourd'hui ? Monsieur Etienne, comment allez-vous ? Et Zouzou ?

Comme prévu sur le planning, deux familles venaient de pénétrer dans le cabinet vétérinaire, dont une avec un grand berger des Pyrénées. L'idéal pour une fuite.

— Non, en liquide. Voilà. Oh, j'ai oublié, je voudrais aussi de l'antipuce et du vermifuge pour six mois ; de cette façon, j'ai la réduction de 30 %.

— Bien sûr ! Combien pèse votre petite chatte ?

— Deux kilos huit cents.

— Très bien, je vais vous chercher ça. Cela vous fera cent quatre-vingt-dix euros.

L'assistante se dirigea vers le fond du cabinet pour aller chercher les médicaments. Sophia sortit deux billets de cent euros et les déposa sur le comptoir. Puis, elle se faufila discrètement entre la famille du gros chien et le jeune couple. La porte refermée, elle se précipita dans l'escalier.

3.

Sophia dévala les trois étages et se retrouva au rez-de-chaussée. Un coup d'œil rapide lui indiqua que Stan et ses hommes de main étaient toujours là, devant l'ascenseur, dos à la porte qui donnait sur le parking. Elle l'entrouvrit tout doucement, puis s'engouffra de nouveau dans des escaliers qu'elle descendit quatre à quatre et déboucha, essoufflée, dans le premier parking.

Sophia courait à perdre haleine, son sac à dos sur le ventre et son sac sur l'épaule.

— Accroche-toi, Moïra, on y est presque ! Il faut les semer !

Elle traversa le premi^{er} parking souterrain et accéda au parking numéro 2, en escaladant la rambarde. Puis, elle se laissa glisser sans s'arrêter et continua à courir. Elle courait dans l'ombre et gardait la tête baissée pour éviter les caméras de surveillance. Heureusement, il n'y avait pas grand monde à cette heure-ci. Les salariés des bureaux étaient en train de déjeuner. Par ailleurs, elle avait repéré les lieux, la semaine précédente, au cas où elle devrait fuir. C'est ainsi qu'elle avait noté que les trois parkings communiquaient entre eux, en escaladant une rambarde, souvent cachée par les voitures, au fond du parking. Elle avait pris l'habitude de toujours prévoir une solution de repli... Un plan de secours. Au cas où... Surtout aujourd'hui !

La seule fois où elle avait été négligente lui avait coûté sa vie d'adolescente... Et l'avait menée en enfer. Elle traversa le troisième parking et se dirigea vers la sortie. À bout de souffle, elle fonça dans les escaliers qu'elle gravit quatre à quatre et déboucha comme prévu à l'extérieur, près des toilettes publiques. Elle jeta un rapide coup d'œil pour vérifier qu'elle n'était pas suivie, puis s'engouffra dans les toilettes des filles. Là, elle claqua la porte, mit le loquet et s'assit sur les toilettes pour reprendre son souffle. Elle n'avait pas beaucoup de temps avant qu'ils ne se lancent à sa poursuite. Ils devaient déjà s'être aperçus qu'elle n'était plus dans le cabinet de son confrère. En outre, elle ne se faisait aucune illusion. Si Alban avait été capable de la dénoncer, il allait donner l'alerte...

Elle posa son sac à dos avec, à l'intérieur, Moïra, sa petite chatte angora. Elle respira à plusieurs reprises pour se calmer, et la caressa au travers du sac à dos de transport. Elle lui parla pour la rassurer et se rassurer elle-même ; puis elle sortit ses vêtements de rechange de son grand sac. Son jean tout neuf, un pull à col roulé, une veste, et des baskets dorées. Un peu comme celles qu'elle mettait autrefois... Elle en sortit également un sac de marques avec un portefeuille tout neuf. Bien cachés à l'intérieur se trouvaient tous les documents pour sa nouvelle vie. Ensuite, elle ôta sa robe en laine, ses collants et ses bottes, et les fourra rapidement dans un sac en plastique, prévu à cet effet. Puis, elle enfila ses vêtements de rechange et remit son sac à dos sur son ventre. Elle enfila sa doudoune réversible de l'autre côté, en prenant grand soin de la laisser légèrement entrouverte pour que Moïra respire. Elle ôta sa longue perruque rousse.

Ses cheveux coupés très courts et teints en noir la veille au soir, la faisaient ressembler à une adolescente ; elle faisait moins que ses vingt-trois ans. Elle mit sa perruque dans le sac en plastique, à jeter, puis secoua la tête et se ravisa. Changement de plan. Malheureusement, elle risquait d'en avoir besoin pour la suite. Enfin, elle chaussa ses nouvelles lunettes factices et se coiffa du bonnet de laine noire. Moins de dix minutes plus tard, Sophia s'éjectait des toilettes, jetait ses affaires dans un récupérateur de vêtements et s'engouffrait dans la station de RER A, Auber, après avoir pris soin de poster la lettre avec sa carte SIM à l'intérieur...

— Où est-elle ? gronda Stan Mankiewicz.

— Je, je ne sais pas, bégaya Alban Sensolive, elle était là, il n'y a pas cinq minutes. Le temps que mon assistante aille chercher ses médicaments, elle avait disparu. Elle a laissé la cage de transport de son chat. Elle, enfin, elle ne peut pas être loin. Je vous ai appelé immédiatement quand j'ai vu qu'elle n'était plus là.

Le flic haussa les épaules et regarda le jeune vétérinaire avec mépris.

— Il n'y a aucune cage de transport à terre. Occupe-t'en ! dit-il à son adjoint. Moi, je vais chercher la fille.

— Non ! s'il vous plaît, pleurnicha-t-il, j'ai fait ce que vous m'avez demandé ! Je ne pouvais pas savoir qu'elle allait essayer de s'enfuir ? De plus, elle était censée ne pas être au courant de votre présence.

— Tu entends ça, Bast ! Le docteur me fait la leçon. Et, que croyais-tu, imbécile ? Qu'elle allait se laisser faire sans broncher ?

— Je peux encore vous aider ! L'un des étudiants qui part en stage avec elle me doit un service. Je lui demanderai de la surveiller.

— On a déjà quelqu'un qui va s'occuper d'elle ! Allez, Bast, débarrasse-moi de cette loque.

— Non, attendez ! Je sais des choses sur elle. Je peux vous aider !

— Qu'est-ce que tu sais l'idiot ?

— Des informations sur son père... Mais, je veux être sûr avant, que vous garantirez ma sécurité.

— Son père est mort il y a neuf ans, tu retardes, mon gars.

— Oui, je sais. Mais, il lui avait laissé une lettre avant de mourir.

— Une lettre ? aboya le colosse. Quelle lettre ?

— C'est la vieille qui l'avait, la Pierrette Leonetti, celle qui est décédée dans l'incendie de sa maison, il y a trois ans.

— Conneries ! On n'a rien trouvé chez elle et le notaire n'avait rien non plus.

— Je ne vous dirai rien, tant que je ne serai pas sûr ! Ça va vous intéresser, croyez-moi !

— OK. Tabasse-le un peu, mais ne l'abîme pas trop. Et, toi, l'idiot, je t'attends ce soir au cercle. Tes infos ont intérêt à être bonnes !

Sophia valida son billet et descendit les marches jusqu'au quai de la station AUBER. Lorsqu'elle débarqua sur le quai, une rame se dirigeant vers Châtelet-les-Halles entraînait en gare. Elle monta dans la rame en face d'elle et resta debout pour une station. Plutôt calme à cette heure-ci. La station d'après, elle descendit et prit les couloirs en direction du RER B, vers l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle. La lumière indiquant que le train allait bien vers l'aéroport CDG était allumée et indiquait qu'il partait dans cinq minutes. Enfin un peu de chance, soupira-t-elle silencieusement. Elle entra dans la rame et trouva une place assise, dans le sens de la marche. Son avion décollait à 17 heures. Elle était dans les temps...

Le RER démarra et Sophia se détendit un peu. Habillée ainsi et avec ses cheveux noirs et courts, elle était difficilement reconnaissable, mais elle préféra se méfier. Dans trente-cinq minutes, quarante au maximum, elle serait à l'aéroport. Enregistrement. Salle d'attente des premières classes, puis embarquement. Direction : Los Angeles... Et ensuite... La liberté. Elle fronça les sourcils. Il fallait qu'elle réfléchisse à la phase deux de son plan. Par ailleurs, elle allait devoir agir plus vite que prévu. C'était risqué, mais elle n'avait plus le choix. Maintenant, sa disparition allait être découverte rapidement. La semaine qu'elle avait pensé gagner jusqu'au départ du voyage d'études était perdue. Cette fois-ci, il lui fallait disparaître complètement. Et, elle ne serait à l'abri, que s'ils la croyaient morte...

L'officier de police, Stan Mankiewicz, sortit du bâtiment et se dirigea vers la station de métro la plus proche. Ses hommes avaient pris la fille en chasse et il décida d'aller faire un tour à son appartement pour lui faire peur. Il pénétra dans l'immeuble de Sophia à la suite d'un vieux résident et crocheta la serrure pour entrer dans son appartement. Tout paraissait normal. Un vase avec des roses, livrées la veille au soir, selon ses informations, trônait sur la table du salon. Il vérifia l'armoire, remplie de vêtements, jeta un coup d'œil au réfrigérateur à moitié rempli et prit le livre de chevet de la jeune fille. *Le Comte de Monte Cristo*, amusant pensa-t-il. *Espérons qu'elle n'a pas l'intention de s'en inspirer.* Il rigola en y pensant. Sac de croquettes, litière, linge sale... L'armoire semblait pleine et son diplôme trônait dans un cadre du salon. Aucun signe de fuite ou de départ précipité. Pourtant, elle avait un drôle d'air en arrivant chez le vétérinaire. Comme si... Il sentait toujours quand les gens essayaient de l'enfumer. Méfiant, il appela Agnès, l'assistante de la boss, qui lui confirma, étonnée, que Sophia avait bien rendez-vous avec un nouveau client ce soir au Peninsula. Sophia lui avait demandé d'acheter de nouveaux vêtements pour le rendez-vous et elle avait validé. Une soirée classique, Escort classe avec un patron de laboratoire pharmaceutique américain. Un gros poisson, ajouta-t-elle.

Bien pensa-t-il. Aucune raison de s'inquiéter. Maintenant, il allait lui donner une petite leçon, histoire de lui passer l'envie de lui désobéir. Il sourit froidement, puis balança la table basse au travers de la pièce, lacéra le matelas avec son cutter, renversa le réfrigérateur, arracha les rideaux et finit de saccager

l'appartement. Puis, il sortit tranquillement de l'immeuble en sifflotant et rejoignit ses hommes.

Sophia descendit du RER B au terminal de l'Aéroport Charles de Gaulle 2-TGV et se dirigea vers le terminal 2^E où était prévu son vol American Airlines.

Elle entra dans le terminal et se repéra facilement. Elle était comme un poisson dans l'eau dans ce labyrinthe de verre et d'acier, où des milliers de voyageurs se croisaient sans se voir, chacun perdu dans ses propres pensées et préoccupations.

Son terminal 2^E était l'un des terminaux les plus grands et les plus modernes de l'aéroport. Il était principalement utilisé pour les vols long-courriers, notamment ceux d'Air France et de compagnies partenaires. Son architecture très lumineuse, avec de grandes baies vitrées, desservait de vastes espaces assortis de hauts plafonds, où se croisaient des voyageurs stressés, fatigués ou excités. Il y régnait une atmosphère d'immensité, et de temps suspendu, propre aux zones long-courriers.

Sophia se dirigea tout d'abord vers les toilettes, se remaquilla discrètement, se recoiffa et passa sa nouvelle bague de fiançailles et son alliance à son annulaire. Lorsqu'elle ressortit, elle vérifia que personne ne la suivait ou ne l'avait reconnue. Le terminal commençait à se remplir en cette avant-veille de week-end, mais le gros des passagers ne serait là qu'en début de soirée.

Autour d'elle, les panneaux clignotaient frénétiquement vers des destinations lointaines, et le bruit continu des valises à roulettes donnait le rythme. Les files d'enregistrement et de

sécurité s'étiraient et les voyageurs montraient des signes de nervosité, témoins des grands départs. On vérifiait ses papiers plusieurs fois, on enlevait sa veste, on vidait ses poches, on vérifiait les étiquettes de ses valises. De partout, les langues se croisaient, les familles s'organisaient, les voyageurs d'affaires tapotaient sur leur téléphone, concentrés.

L'odeur de kérosène flottait dans l'air, mêlée aux effluves sucrées des parfums de duty-free et à l'arôme réconfortant du café. Tout un petit monde vivait là, se croisait, travaillait et concourait à son univers frénétique.

Les annonces dans les haut-parleurs résonnaient dans toutes les langues, créant un brouhaha constant qui ajoutait à la tension ambiante. Mais, bizarrement, Sophia se sentait en sécurité au milieu de cette foule.

Elle passa devant les vols internationaux pour l'Afrique et se rappela les départs, avec ses parents, enfant. Elle avait toujours aimé les aéroports et les départs en avion. En ce temps-là, l'odeur du kérosène était beaucoup plus forte, le bruit assourdissant des avions au décollage, l'excitation de l'embarquement, les adieux à la famille que l'on ne reverrait pas pendant dix mois.

Elle se dirigea vers le guichet d'American Airlines et se glissa dans la queue pour l'enregistrement. Arrivée à son tour, elle présenta son billet et son passeport, à l'hôtesse, au nom de Laura Vargas. Elle spécifia à l'hôtesse, en anglais, qu'elle avait payé pour deux places côte à côte et fait une demande pour que sa petite chatte soit en cabine avec elle. L'hôtesse lui confirma que ses deux places étaient enregistrées et que sa demande avait été validée.

— Vous n'avez pas de bagages en soute ? lui demanda-t-elle.

— Je n'ai que mon bagage cabine, lui répondit Sophia, toujours en anglais ; et en souriant, elle montra son grand sac. Je rejoins mon mari à Los Angeles, pour le week-end, pour fêter nos trois ans de mariage, ajouta-t-elle, en exhibant sa magnifique bague de fiançailles et son alliance d'un air ravi.

L'hôtesse lui sourit chaleureusement, l'enregistra et lui rendit son passeport avec sa carte d'embarquement. Son avion décollait dans une heure trente.

— Alors, du nouveau ? cracha Stan Mankiewicz à ses hommes.

— Aucune trace, lieutenant. Nous ne l'avons pas trouvée. Elle a dû passer par le parking souterrain et échapper à notre homme qui l'attendait à la sortie.

— Impossible !

— Alors, quelqu'un l'a prise en voiture dans le parking.

— Un complice ? Je n'y crois pas. Par ailleurs, elle ne fréquente personne.

— Un inconnu peut-être qui était là au bon moment ? suggéra Bast. Peu probable, mais possible. Il haussa les épaules. De toute façon, on sait où elle va ce soir. Attendons-la à l'entrée de l'hôtel ou en bas de chez elle.

— Chez elle, c'est déjà fait. J'y suis allé et j'ai fait le ménage. Ses hommes rigolèrent.

Mais, Stan Mankiewicz n'était pas satisfait. Il grogna quelque chose. Si elle avait disparu aussi vite, c'est qu'elle avait repéré les lieux en amont en cas de souci. Mais, pourquoi repérer

les lieux pour un simple rendez-vous chez le vétérinaire ? Il était sûr qu'elle avait paniqué en le voyant. La panique, normalement, c'est fait pour déstabiliser la proie. Elle n'est pas censée avoir le temps de réfléchir et de trouver une parade. Le vétérinaire ? Non, il était bien trop trouillard. Mais quoi alors ?

— Je n'aime pas ça. Allez me refaire un tour dans le parking. Regardez bien s'il n'y a pas d'autres sorties. Le gardien est un ancien de la maison. Il vous laissera jeter un coup d'œil aux enregistrements sans faire d'histoire. Je n'aime pas ça, répéta-t-il.

Dès que ses hommes furent partis, il attrapa son téléphone et appela un numéro de portable. Une voix féminine décrocha à la troisième sonnerie.

— Oui, Stan, un problème ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'on a un souci avec la petite.

— Quelle petite ?

— Sophia.

— Pourquoi ?

— Elle a disparu. Je l'attendais devant chez le véto et elle m'a filé entre les pattes.

— Pourquoi l'attendais-tu devant chez le véto ?

— Sais pas. Comme ça. Une intuition.

— Une intuition ou une envie ?

Stan Mankiewicz se tut.

— Je vois. Ton silence répond à ma question. Cette fille est l'une de nos escort les plus demandées. Et la plus chère. Alors, une bonne fois pour toutes, laisse-la tranquille. OK ? J'ai toléré tes délires jusqu'à présent, mais il faut que ça cesse.

Immédiatement ! Je me fais bien comprendre ? Je ne te le redirai pas deux fois, aboya la voix de la femme.

— Pourquoi la protégez-vous comme ça ?

— Je ne la protège pas, imbécile ! C'est du business. OK. Une fille à 10 000 euros la soirée, sans les extras, c'est de l'or ! Rentre-toi ça dans ton crâne de piaf. Et, va baiser des putes de bas étage, si ça te démange. Celle-là, pas touche. Et ça vaut aussi pour les autres filles. J'ai reçu des plaintes, Mankiewicz, méfie-toi ! Je ne suis pas d'un naturel patient. Compris ?

— OK, OK. Mais, je maintiens qu'il y a un truc qui cloche. Foutez-vous de moi, si vous le voulez, mais elle n'est pas nette.

— A-t-elle annulé ou manqué un rendez-vous d'Escort, ces dernières semaines ?

— Non.

— A-t-elle rapporté moins ? Avons-nous eu des plaintes de clients ?

— Non, reconnut-il. Ils la demandent tous. Et, pourtant, elle ne fait que les accompagner. Pas d'extras, comme vous dites.

— Et ?

— Et quand une fille ne fait que la moitié du boulot, moi, ça me gêne.

— Ce qui te gêne, c'est qu'elle refuse de coucher avec toi.

— On ne prévoit pas un plan de repli si l'on va juste chez le véto, s'entêta-t-il.

— Est-ce que ce ne serait pas ton ego qui parle, là ? Une gamine de vingt ans... qui se débrouille pour te filer entre les pattes. Et, qui, en plus, est plus maligne que toi, peut-être ?

Stan Mankiewicz jura :

— Personne n'est plus malin que moi. Je vais la retrouver.

— Tu as intérêt. Si, à cause de toi, on foire le rendez-vous de ce soir, je t'en tiendrais pour personnellement responsable. Tu sais ce que ça veut dire.

Et, elle raccrocha.

Sophia entra dans la zone de transit. Elle sourit en regardant les gens déambuler. La zone de transit était comme un lieu entre deux mondes, où les voyageurs étaient en suspens entre deux destinations, deux vies, deux choix. Il y flottait toujours un sentiment étrange, entre ennui, peur et excitation. De partout, des boutiques duty-free, des restaurants et des bars clinquants, bruyants, omniprésents, incitaient à la consommation et procuraient une distraction pendant l'attente. Ici aussi, un flux constant de voyageurs se croisait avec des valises, des sacs, des ordinateurs portables. Des membres du personnel au sol des compagnies aériennes se glissaient parmi ces voyageurs et disparaissaient rapidement dans leur antre réservé. Un brouhaha et une sorte de frénésie constants y régnaient. Une ville dans la ville. Un endroit, où l'on pouvait se faire oublier, anonyme au cœur des anonymes. Ignorant le brouhaha et la foule, elle se dirigea directement, au calme, vers le salon des premières classes. Inutile de se faire remarquer. Elle s'assit dans un coin tranquille, sortit un roman en anglais de son sac et attendit. Elle surveillait discrètement les allées et venues, en cas de danger ou si elle apercevait une connaissance. Mais tout était calme.

Une heure plus tard, les haut-parleurs appelèrent les passagers du vol American Airlines AA 1604 à destination de Los Angeles. Elle présenta sa carte d'embarquement, monta à

bord et s'installa en première classe sur ses deux sièges, réservés côte à côte. Elle mit sa petite chatte, toujours dans son sac à côté d'elle et se détendit. Dix minutes plus tard, l'avion commença à rouler sur le tarmac, prit de la vitesse et décolla. Après les consignes de sécurité, elle accepta une coupe de champagne et commença à se détendre. Enfin, elle était en route vers la liberté. Éreintée par sa journée et le stress de sa rencontre avec Stan Mankiewicz, elle n'arrivait pas à s'endormir. Elle pensait à tout ce qui s'était passé depuis qu'elle avait planifié sa disparition et se projeta six mois en arrière, lorsqu'elle avait reçu l'appel de Michael Giardelli...

